

« La cité sans sommeil et autres pièces »

Solange Lévesque

Numéro 32 (3), 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28489ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lévesque, S. (1984). Compte rendu de [« La cité sans sommeil et autres pièces »]. *Jeu*, (32), 161–162.

« la cité
sans
sommeil



et autres
pièces »

du surréalisme à la normalité

Théâtre IV, pièces de Jean Tardieu, Paris, Gallimard, 1984, 255 p.

Lire du théâtre est d'entrée de jeu une démarche sujette à caution. Sans autre adjuvant que les indications scéniques données par l'auteur (concernant décor et costumes, parole ou silence des personnages, mouvement ou repos, trame sonore, etc.), le texte doit mener le lecteur à la visualisation du corps de la pièce, et défendre la plausibilité de l'intrigue. Ce phénomène s'accomplit à travers le langage qui constitue, pour celui qui lit, la principale proposition sensorielle.

Quand un auteur comme Jean Tardieu a exercé au théâtre une telle subversion du langage, et, par conséquent, éconduit le rôle traditionnel du sens, nous sommes portés à attendre de lui, par la suite, qu'il continue à déranger; nous lui pardonnons difficilement de s'assagir, ou de répéter les tours qu'il a pourtant lui-même élaborés.

Trêve de précautions: ce *Théâtre IV* demeure conventionnel, en dépit de l'originalité de certains passages. Pour aborder les pièces qui y sont contenues, il faut donc oublier les feux d'artifice de *Conversation sinfonietta*, d'*Un mot pour un autre*, de *la Sonate et les trois messieurs*, etc.

La Cité sans sommeil comprend trois pièces de longueur moyenne, dont la première donne son titre au livre, un monologue et trois « farces brèves ». Une des farces s'intitule: *De quoi s'agit-il?* ou: *la Méprise*. « De quoi s'agit-il? »: question souvent présente, de manière implicite, dans l'oeuvre de Tardieu; question à laquelle il n'avait jamais donné réponse, induisant ainsi le spectateur (ou le lecteur) aux plaisirs de la perplexité et de l'invention. Dans la farce qui porte ce titre, hélas, l'auteur répond et... tout intérêt s'écroule. L'homme sent-il désormais le besoin de s'expliquer, de s'appuyer sur la certitude que son message passe, de donner un « sens profond » à des textes dont le destin, justement, résiderait dans la contestation du sens, ou dans la légèreté?

Les sept morceaux, différents par la structure et par le projet, partagent néanmoins des thèmes qui rendent le livre cohérent: couples étouffés par les liens qui les fondent, interférence d'un système en marge de toute morale sur des valeurs réactionnaires, invasion du rêve dans la veille, l'interpénétration de ces deux états de la conscience et l'im-

pact qui en résulte.

Il arrive que le mot commence timidement à imposer son ordre, et à se rire des personnages; alors le surréalisme veut refaire surface, mais sans la séduction crâneuse, sans la fraîcheur du *Théâtre de chambre*¹ qui ne s'embarrassait nullement de domestiquer les histoires et la déraison. Ici, l'argument nappé de paraphrase, émasculé du fantasque (du fantasme?), distille une immunité qui devient, paradoxalement, un bouillon de culture idéal pour l'ennui.

La déception que nous pouvons éprouver en lisant cette dernière tranche de l'oeuvre de Jean Tardieu (cette exigence que nous maintenons) ne vient-elle pas souligner la contribution importante de cet auteur à la création de nouvelles voies pour le théâtre dès les années quarante?

solange lévesque



« le coin des amen »

la clinique du saint-esprit

Pièce en trois actes de James Baldwin, Paris, Gallimard, coll. « Le Manteau d'Arlequin. Théâtre français et du monde entier », 1983, 114 p. Traduction de Marguerite Yourcenar.

Accompagnée au piano par David, son fils de dix-huit ans, soeur Margaret prêche avec intransigeance et hauteur dans une église de Harlem quand survient son mari, le tromboniste Luke, qu'elle a quitté dix ans auparavant. Entre l'église, cette « clinique du Saint-Esprit » avec ses rites et ses blues, et son appartement, où se meurt Luke, la « pastresse » voit son monde s'effondrer. Ses ouailles la rejettent parce qu'elle a laissé sa maison « pourrir dans le péché », son fils la quitte pour mener sa vie d'homme, la pureté de ce qu'elle croyait être sa mission se révèle un leurre, car elle n'a jamais cessé d'aimer Luke malgré leur séparation. Baldwin, qui s'explique en préface sur le caractère autobiographique de sa pièce — lui-même a été prédicateur —, livre dans *le Coin des « amen »* un message (trop) clair: l'amour, seule issue possible à la pauvreté, « ne meurt pas », ne peut pas mourir. Dans ce texte d'exil, l'auteur tente de mêler la grandiloquence du langage liturgique au parler populaire des Noirs de Harlem. La traduction de Marguerite Yourcenar ne permet pas de juger de cette tentative. Un peu trop « propre » pour respecter la « vérité tonale » de la pièce, elle semble académique. Mais n'est-ce pas la faute du texte?

benoit melançon

1. Premier tome de l'oeuvre théâtrale de Tardieu.